

LA 628-E8

RÉPONSE À OCTAVE MIRBEAU

... Où il est mauvais, il passe bien loin
au delà du pire, c'est le charme de la
canaille ; où il est bon, il va jusques à
l'exquis et l'excellent, il peut être le mets
des plus délicats...

La Bruyère, *sur Rabelais*.

C'est du fond de sa solitude volontaire, Mirbeau, qu'un écrivain belge, vous adresse cette lettre ouverte sur votre dernier livre, cette *628-E8*, si âprement et surtout si justement discutée. Je sais que cela vous est bien égal, que vous ne me lirez point, car tout ce qui émane d'un auteur de « là-bas », connu ou inconnu, vous est particulièrement indifférent. Vous ne la lirez donc point, cette lettre, d'abord parce qu'elle sort d'ici, de cette terre que vous haïssez mortellement, à présent, pour l'avoir entrevue, pendant de trop courtes heures, à travers les carreaux embués d'une superbe Charron, dernier modèle. Vous ne la lirez point, enfin, parce que votre esprit absolu et tout d'une pièce est ainsi fait, que cette aversion qu'il a pour une contrée, il la reporte du même coup, par un mouvement réflexe, sur ceux qu'elle engendre. Mais, hélas ! le pis n'est pas d'être dégoûté d'une suite de paysages, comme aussi des êtres humains qui s'y meuvent ; ce n'est pas de confondre, dans une répulsion instinctive, une région quelconque et ceux qu'elle nourrit ; c'est d'insulter à ses enfants, je n'ose pas dire les plus illustres, mais du moins les plus dignes du respect de cette humanité, qu'ils honorent toute, par delà le pauvre petit coin de sable et de verdure, où ils sont nés, où ils ont grandi, où le destin, qui jamais ne leur apprêtera de confortables châssis Charron, les relègue pour toujours, non pas uniquement pour y vivre, pour y gagner leur pain à la sueur de leur front, mais aussi, Mirbeau, pour y lutter, pour y souffrir, pour y mourir après avoir teint de leur sang chaque

pierre de la route aride, et dépensé jusqu'à la dernière calorie de l'énergie puissante que la race a déposée en eux, comme elle la déposa dans Artevelde, dans Vésale, dans De Braeckeleeer.

Mirbeau, vous qui, tant de fois, vous êtes apitoyé sur les abominables spectacles de la souffrance humaine, où qu'elle se manifestât ; vous, l'écrivain passionné, épris de belle Justice et de claire Vérité, c'est un bien mauvais Destin, certes, qui vous emporta, je présume, au printemps de l'an de grâce 1904, vers ce petit pays où je suis, où je travaille, humble fourmi dans la vaste fourmilière. Et c'est notre grand malheur que notre étoile contraire vous ait poussé à travers notre territoire, à la vitesse de quarante-cinq kilomètres à l'heure, sur cette merveilleuse *628-E8*, dont seize pages d'introduction, accompagnés des plus exprès éloges à l'adresse de M. Charron, l'heureux et digne homme qui la fabriqua. Mais pourquoi donc un écrivain, régi comme vous l'êtes par un tempérament ardent, tout en sautes brusques et contradictoires, mais pourquoi donc un écrivain comme vous, dont le talent est le résultat d'un échauffement constant de la bile, n'a-t-il pas visité la Belgique à pied, en touriste simple et cordial ? C'est de cette façon-là seulement que vous eussiez pu juger notre patrie dans une parfaite santé de corps et d'esprit, sans rien laisser à l'influence néfaste et trépidante de la plus belle auto du monde. J'oublie que vous ne me lirez point. Ah ! qu'importe ! Après tout, ce n'est pas pour vous, ce n'est pas pour la France, ce n'est pas davantage pour la Belgique et les Belges que j'écris cette lettre : c'est pour moi-même, oui, pour mon contentement intérieur, dans ma hâte bonne et fiévreuse de dire ce que j'ai à dire, en dépit de tout, comme on fait son devoir, simplement.

L'apparition de votre œuvre a suscité de nombreuses controverses, en France comme en Belgique. Tant mieux. Cela ne peut que contribuer à l'écoulement des éditions. Et vous devez être heureux, très heureux, malgré votre beau dédain pour les Detaille, les Puech, les Bourget, les Saint-Saëns, les Massenet, tous ces officiels gorgés de gloire... et de bêtise, jusqu'à l'apoplexie, puisque, comme eux, en somme, quoique travaillant au rebours des formules consacrées, vous vivez du bruit malsain que l'on fait autour de tous vos beaux fruits. Tout de même, ç'a été une rude satisfaction pour nous, de savoir que la plupart des gens de lettres et des artistes notoires de France ne partagent pas votre mépris radical pour la Belgique et les

Belges. Pour ma part, je n'ai rien à ajouter à ce que Maeterlinck écrivit dans *Le Figaro*, au lendemain du premier tapage saluant *La 628-E8*. Ce qu'il a pensé, je le pense. Ma mission est d'une autre nature. J'ai à défendre de grands noms, injustement salis, de braves gens trop légèrement exécutés et, aussi, à dissiper quelques erreurs générales, trop naïvement étalées.

Cela suffit, je crois.

*

J'en conviens. La Belgique n'eut jamais le don d'inspirer les étrangers illustres qu'elle eut l'insigne honneur d'héberger pendant quelque temps, à certaines heures troubles de l'histoire, et que les hasards de l'exil rapprochèrent, si singulièrement parfois, sur ce sol que l'on a justement appelé « le carrefour de l'Europe ». Si Dumas, Deschanel, Bancel, Byron lui-même n'eurent pas trop à se plaindre de la maudite atmosphère belge », Baudelaire, pas plus que Hugo, n'eut à s'en louer. Est-ce notre faute, à nous, les héritiers de cette Belgique de 1885, si « nos pères », comme on dit, eurent le tort de ne pas apprécier à sa valeur le génie, en exil chez nous ; si la faction grotesque d'un « individu de Ribaucourt », lui fit connaître les rigueurs d'un second bannissement, plus pénible encore, s'il se peut, que le premier. Mais est-ce votre faute, celle de Zola ou celle d'Anatole France, si Paris, l'incomparable, l'unique Paris a pu laisser mourir de faim, ou presque, un Henri Becque, en plein cœur de ce vivant XIX^e siècle, dont si souvent, Mirbeau, vous avez pris le soin d'exalter les progrès et de dénoncer les tares ? Est-ce votre faute à vous tous, les artistes et écrivains français, en commençant par Bourget et en finissant par vous, si un Villiers de l'Isle-Adam a u vivre dans une misère scandaleuse et crever d'inanition, lui aussi, au milieu de l'oubli universel, quand on a vu, en 1870, deux cents mille badauds accompagner à Neuilly la dépouille d'un Victor Noir, peu brillant journaliste dont le seul mérite, avec le recul des années, ne sera jamais que d'avoir été la victime de l'inconscience d'une brute, votre prince Pierre Napoléon ?

Et dire que nous ne sommes pas loin, pourtant, de ces jours de honte et qui font rougir d'être homme, où une foule imbécile acclamait un Mercier après avoir voulu jeter à la Seine, à cette Seine qui avait vu arquebuser sur ses bords Coligny et

Ramus, Zola, l'immortel Zola qu'il faut désormais associer à Voltaire parce que Dreyfus s'associe à Jean Calas !

Ah ! quand donc cessera-t-on de faire retomber les vilenies d'un parti, d'une secte, d'une nation même, sur l'artiste qui exalte et qui fixe éternellement l'effort humain, qui donne à celui-ci sa signification profonde et qui garantit la durée quand le temps, qui emporte tout, allait le rouler pour toujours à l'oubli ? Est-ce qu'elle n'ira donc pas bientôt rejoindre les vieilles lunes, les choses mortes qui s'empoussièrent à jamais dans les greniers du Passé, la légende idiote, gâteuse, bête à faire hurler jusqu'aux Esquimaux, la fable risible et invraisemblable d'une Belgique bourgeoise où le classique « savez-vous », du temps de Nestor Roqueplan et d'Aurélien Scholl, fleurit sur toutes les lèvres, les plus hideuses comme les plus délicieuses, de la première étoile de l'Olympia au dernier arniqueux d'automédon ? Et quand donc les étrangers de marque, si intelligents, si débrouillards chez eux, cesseront-ils de se laisser prendre, comme des collégiens, à la blague inepte que, sous le nom, bien belge celui-là, de « zwanze » des Bruxellois distingués, saouls de bière et de tabac, cultivent encore malgré l'assainissement de la Senne et la disparition des cloaques fangeux du Bas-Fonds. Hélas ! C'est la turpitude de quelques journalistes d'ici, égarés sur le tard dans la littérature, d'entretenir le culte glorificateur de cette pure essence de terroir faubourien, ixellois, si vous le voulez. Mais c'est notre désespoir aussi, Mirbeau, que de voir une intelligence aussi haute, aussi clairvoyante, aussi compréhensive que la vôtre, tellement subjuguée par ces relents d'arrière-boutique nationale, qu'en des pages, désormais aussi historiques que le Siège de l'Abbé Vertot, elle en est venue à dessiner d'une nation voisine, j'ose même dire fraternelle, la charge la plus absurdement fausse qui soit, depuis les descriptions géographiques du cacochyme Hésiode et les articles du voyageur en pantoufles Malte-Brun.

Vous dirai-je la stupéfaction, la douleur sincère de quelques-uns, l'indignation profonde de plusieurs autres ? Vous dirai-je à nouveau, depuis Jules Bois, depuis Maeterlinck, l'étonnement attristé que provoqua – plus encore à l'étranger qu'ici même (chose consolante !) – l'apparition sensationnelle de votre *628-E8* ? Et ceux qui ne peuvent pas, et ceux qui ne doivent pas se défendre contre l'injure, contre l'attaque directe, inqualifiable ?... Ah ! Mirbeau, c'est pour tout cela, c'est plus encore au nom de ceux qui sont forcés de se taire, parce que leur dignité d'artiste est en jeu,

que moi, le moins illustre d'eux tous, je saisis la plume... Qu'ai-je à perdre, qu'ai-je à gagner dans cette aventure ?... Rien... Je suis si inconnu !... Mais pourtant, moi aussi j'ai été indigné, moi aussi j'ai été révolté, entendez-vous !... Et peut-être plus que tous les autres ensemble, parce que votre livre m'a frappé droit au cœur, à travers le cœur, si simple et si bon, d'un maître que j'adore... Et parce que j'ai pleuré, Mirbeau, – vous devez bien connaître le prix de ces larmes qu'on doit à la pure gloire éclaboussée – oui, parce que j'ai pleuré de douleur et de honte sur ces lignes iniques où vous bafouez, inconsciemment, je veux bien le croire, sans motifs sérieux, sans justice, sans vérité, et ce qui est pis encore, sans sincérité, toute une vie de labeur obstiné, grave et utile : celle de mon vieil et admirable ami Lemonnier.

*

Oh ! vous avez ce beau courage d'en convenir vous-même... Vous étiez terriblement de mauvaise humeur, en débarquant ici... Vous étiez de mauvaise humeur, comme un enfant, à cause de quelques routes mal pavées, qui eurent ce tort impardonnable de crever plusieurs fois, jusqu'en plein boulevard Anspach, vos excellents pneus (de quelle marque ?...); oui, à cause du Borinage, noir et lugubre, que vous avez traversé, en coup de vent, sur d'énormes vagues de pierre ; à cause d'un couloir encombré d'hôtel en reconstruction... que sais-je encore !... « Ah ! le sale pays ! » s'exclamait votre bon chauffeur Brossette, à la biographie de qui vous consacrez, mais en plus dithyrambique, juste le même nombre de lignes que vous en donnez à marchander, sous l'influence visible de Rodin, sa pure gloire mondiale à l'authentique et merveilleux génie qu'il y a sous ce nom : Constantin Meunier. Et comme Brossette, vous vous êtes écrié : « le sale pays ! » devant les mobiliers de M. Vandavelde, aussi beaux pourtant, ne vous déplaise, en dépit de leur recherche, de leur originalité voulues, que ces affreuses bonbonnières, produits de Versailles, du Parc-aux-Cerfs, de Trianon et de la Malmaison, que ces meubles de Boule, si « rococo » dont sont encombrés les grands hôtels du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Université et aussi, hélas ! les petits hôtels de la rue de la Loi et de l'avenue des Arts... Vous avez éructé : « le sale pays » devant les adorables objets d'art sortis de la féconde imagination, de l'humeur artiste de M. Théo Van Rysselberghe... Cela surtout vous a rapproché, mentalement parlant, de l'exquis Tourangeau Brossette...

Oh ! Tout dans votre *628-E8*, dénote l'irritante, l'affolante, l'obsédante présence de cette neurasthénie dont vous êtes affligé, au même titre que le Kaiser... Le pire, c'est qu'elle soit endémique, localisée...

Mirbeau, vous souvenez-vous encore du temps, trop lointain malheureusement, car la gloire de Hugo n'est pas suffisamment remplacée par celle d'Octave Mirbeau, où l'inoubliable lyrique de *La Légende des siècles*, en des phrases merveilleuses, tissées de rêve fluide, tremblant, aérien, grondante de passion accumulée célébrait les charmes certains de notre sol ?... Non sans aucun doute... vous ne pouvez pas vous souvenir... vous ne pouvez pas avoir lu ce qui a trait à la Belgique dans l'œuvre colossale, *Kolossale* du Père... Vous ne connaissez ni le carillon de Saint-Rombaut, ni la flèche de Notre-Dame d'Anvers, ni Liège au couchant, ni la féerie divine et quasi immatérielle de la Grand'place de Bruxelles, sous les rayons d'argent frémissant de la lune qui monte... Vous trouverez tout cela dans *Le Rhin*, dans la *Correspondance*, etc... Quand on songe, pourtant, que Hugo a été ignominieusement chassé de cette Grand'place superbe qu'il adorait, dans tout l'intime frisson de son prodigieux lyrisme, le grand amant des beautés gothiques ?... Et qu'on l'en a chassé à coups de pierres, comme un voleur, comme un satyre, comme un vulgaire perturbateur de l'ordre et des mœurs, sous la hantise folle, sous la terreur bouffonne de son verbe immense qui roulait plus de vagues bondissantes que n'en roulent un Rhône ou un Danube... C'est que, voyez-vous, Mirbeau, l'indisposition passagère qui provient d'une mauvaise digestion, de la rencontre d'une silhouette déplaisante ou de la réflexion bestiale d'une matrone mamelue devant l'*Homère* de Rembrandt, ne suffit pas pour altérer la sérénité majestueuse du génie... Au contraire... elle l'exalte, elle le grandit... Je sais bien que vous n'avez aucune prétention à la majesté... Mais il n'en est pas moins désolant de constater que la vue de six pauvres bougres, affublés d'un quelconque uniforme de guide, ait pu vous inspirer d'aussi outrageantes remarques sur les mœurs belges, en général... Comme si l'aspect d'une défroque d'ordonnance, imposée par des règlements antédiluviens, pouvait ridiculiser l'être humain qu'elle recouvre... Les savoureux paysans de la Zélande ne doivent-ils pas, eux aussi, pour faire « leur temps », comme on dit, revêtir le costume sous quoi on les verra parader dans les rues de La Haye ou sur les quais d'Amsterdam ?

Est-ce qu'il n'y a donc plus de pauvres pioupiou travestis, en France ?... Et qui font leur terme, leurs deux ans de service forcé, avec une résignation admirable ? Et qui ne demanderaient pas mieux cependant, au lieu de caracoler en pantalon garance et en dolmen bleu de ciel sur la plaine de Châlons, que d'aller travailler, que d'aller trimer dur « là-bas », dans les solitudes fécondes de la Beauce et du Berry, dans les landes du Poitou, les accidents rocaillieux et rugueux du Rouergue, au bon soleil de vie qui fait lever notre pain, notre cerveau, et notre sang dans les sillons humides de l'éternelle Déméter ? Allons donc !... Est-ce leur faute aux humbles lignards, moustachus ou non, qu'ils soient Belges, Français, Allemands, Espagnols ou Autrichiens, si l'esthétique administrative, si les conventions officielles, qui ne diffèrent sous aucune latitude, les obligent à parader sous quelque hideux cylindre, sous quelque puéril et grotesque déguisement, empruntés, dirait-on, aux vestiaires de la Porte-Saint-Martin, de l'Opéra-comique ou de l'Ambigu ?... Le bersaglieri est aussi comique que le dragon, le carabinier est aussi macabre que le hussard, le garde civique aussi tordant que le kaiserlick, soit... Mais ce sont des hommes... Nul homme n'est méprisable pour le costume qu'il porte... Et, puisque nous y voilà à parler d'Offenbach et de l'opérette, puisque vous me conviez à en toucher un mot, par vos sarcasmes, si généreux à l'adresse des généraux et des officiers belges, vous rappelez-vous encore combien autrement sinistres et funèbres furent ces tristes fantoches de comédie-bouffe, tous ces brillants maréchaux de France, ou plutôt du Bas-Empire, en qui revivait si pleinement, si magnifiquement, la pure essence byzantine, ces absintheurs, comme, dans sa lettre adressée à son frère Élisée, au lendemain d'une sentence de conseil de guerre que j'évoquerai à nouveau tout à l'heure, les appelait si énergiquement Élie Reclus... Oui, ces traîneurs de sabre qui, sous le règne du dernier Vitellius, menèrent en 1870 cette France qui n'en pouvait plus, à la plus honteuse raclée qu'eût jamais infligée à un pays libre, travailleur, prospère, l'abominable courtoisie d'une séquelle dorée de chambellans de Cour. Prenez-y garde, Mirbeau, quand, « de cœur léger » on parle de Pantalons d'opérette, il faut craindre le spectre sanglant des héros de tragédie... Et, justement, voici que celle qui se déroula en 1870, me remet en mémoire certains souvenirs qu'il importe de ressusciter, afin de vous faire réfléchir sur l'opportunité de certains détails de couleur locale signalés par *La 628-E8*... Vous rappelez-vous ? Après Sedan, à l'heure de vos pires défaites, alors que le canon prussien hachait la jeune chair

vivante que les Bazaine poussaient sur lui, l'épée dans les reins, en fumant des cigarettes, nos frontières à peine protégées par une pauvre petite bande de paysans flamands et wallons, s'encombrèrent un jour du flot toujours montant de vos morts, de vos blessés, de vos déserteurs aussi... Et voici ce que l'on vit... Dans toutes nos villes, dans tous nos villages, dans tous nos hameaux, s'organisèrent, comme par enchantement, des ambulances, des lazarets, des hôpitaux, où ces humbles bourgeois belges que vous raillez si spirituellement, où ces terriens flamands, à face dure et fermée, qui pleuraient, oui, qui pleuraient au récit de vos malheurs, se dévouèrent jour et nuit à la tâche ingrate de soigner les éclopés, d'assister les moribonds, d'ensevelir les morts, d'héberger et de nourrir les fugitifs... Les salles d'attente de gares se transformaient en cliniques. Par exemple, autour de la gare du Nord, à Bruxelles, planèrent longtemps les pénétrantes odeurs de l'iodoforme et de l'acide phénique... Et tous les jours, Mirbeau, distributions de vin, d'aliments, de cigares !... Que de jeunes filles, que de jeunes femmes prodiguèrent alors, saintement, dans l'exercice de leur sacerdoce domestique, les trésors inépuisables de leur dévouement, de leur charité, de leur patience, de leur grâce et de leur jeunesse aussi...

Et l'on ne savait pas ce qui était le plus émouvant, ou bien le pitoyable torrent de cette chair à canon déchiquetée, éventrée, broyée qui d'heure en heure arrivait de là-bas, des cercles abominables de l'Enfer, ou bien l'abnégation silencieuse et sublime des bonnes gens qui, le cœur déchiré, les yeux remplis de larmes, pansaient les plaies, allégeaient les maux, consolant la double douleur effroyable de ces malheureux, échappés à l'ouragan de plomb et de feu, d'un mot, Mirbeau, d'un sourire, d'un geste,... avec l'accent, peut-être, mais avec le cœur aussi, et sans demander plus que l'intime satisfaction de la conscience tranquillisée...

*

Mais je m'attarde peut-être à exhumer le geste de ces braves gens, geste qui sauve pourtant de bien des ridicules et qui, je vous le jure bien, laisse loin derrière lui le grotesque des musiques sur le passage de la Boulange et de Boulanger... Convenez-en... L'attitude bruxelloise à l'égard de l'homme au cheval noir est tout de même moins farce, quand on songe que c'est pendant son exil que furent

prodiguées à l'amant malheureux de M^{me} de Bonnemain, toutes ces manifestations à panache, à fleurs, à flonflons dont vous exagérez tant l'importance...

La France, elle, après s'être aplatie pendant des mois et des mois sous les bottes à l'écuyère de ce capitaine de Frascati, de ce dompteur de cirque, ciré, pommadé, sanglé, beau à inspirer le crayon d'un Meissonnier, après avoir baisé dévotement le pommeau et la dragonne de son sabre de fer blanc – foudre de zinc qu'eussent envié les Variétés pour un des héros de *La Belle Hélène* – l'exilait, vidé, vilipendé, marri... et se mettait à balayer le sable devant un Constans, devant un Flocquet, les deux Brutus de foire qu'il fallait bien à ce César d'Hippodrome !...

Ah ! Boulanger n'était pas le héros qu'il fallait à la Belgique, c'était le dieu qu'il fallait à Paris... et à Palus...

La France en a eu dix échantillons de ce Boulanger-là, depuis Barras jusqu'à Mercier, en passant par Pichegru, par Moreau, par Sieyès, par Foy, par Cavaignac, par Napoléon-le-Petit, par Mac-Mahon, le héros de Fachoda. Un seul a réussi pleinement, et encore : c'était l'ogre de Corse... Vous savez ce qu'il en reste... un peu d'eau de boudin délayée dans la prose empâtée d'un Masson-Forestier... C'est maigre !

*

Tout, je le répète, vous a horripilé à Bruxelles, les XX, M. Octave Maus, M. Van Rysselberghe, M. Edmond Picard. Mais vous ne vous êtes pas aperçu – oh ! ironie – que vous avez erré, journallement, dans un Bruxelles faux, notre petit Bruxelles, le seul coin de la ville qui soit tout à fait dans le goût français... Je crois bien que les Bruxellois, en goguette chez vous, se promènent de la même façon dans un Paris, qui n'est pas Paris, et qui tient dans le secteur éblouissant de vos boulevards... Vous nous parlez dans *La 628-E8* d'un quartier de la capitale qui serait Bruxelles, comme l'obélisque de Louqsor serait Paris... Et, il se fait qu'inconsidérément vous portez, à ce propos, le plus sévère jugement qui soit sur cette cocasse architecture française dont on a des morceaux édifiants dans l'Opéra – ce ventre de femme hydropique, a dit quelqu'un* – et dans la Tour Eiffel, ce monstrueux et obscène phallus qui se dresse au milieu du Champ-de-Mars comme le symbole de toute la pourriture

actuelle de Paris... Et quelle rue plus française, dites-moi, que notre rue Royale, avec ses rangées sévères, graves, renfrognées d'hôtels dessinés par Zinner... que cette place Royale, froide, rectiligne, pompeuse, vide, avec ses feuilles d'acanthé, ses écussons, ses festons, ses mascarons de staff, ou de carton-pierre, je ne sais... son église indécente, aussi poétiquement hybride que votre Sacré-Cœur de Montmartre est élégamment original ?... Vous avez logé dans un hôtel bien français : l'Hôtel de Belle-Vue... de quoi vous plaignez- vous ?... Et à côté d'un palais royal en reconstruction, dont l'architecte, M. Maquet, a sué toute une longue carrière sur l'étude approfondie de vos pièces montées, si divinement comparables à de monumentaux gâteaux de Savoie... Nous savons donc, à présent, ce qu'elles valent les rues françaises à la Dufayel et à la Haussmann ? Tout cela peut-être, parce qu'à Bruxelles nous n'avons ni la rue du Helder, ni la rue Bréa ? Quand on pense, pourtant, que nos théâtres servent de pierre de touche aux productions théâtrales de tous vos auteurs dramatiques, bons ou mauvais... Oh ! je ne tiens pas à disputer des qualités intellectuelles des Belges en général et de celles des Bruxellois, en particulier... mais tout de même, hein ?... Faut-il qu'ils en aient une, de confiance en nous, ces sacrés fabricants d'articles de Paris, et en notre goût, donc, pour vouloir essayer leurs oripeaux de mastuvus sur nos planches, – sans crainte de l'accent de nos acteurs, alors ? – pour vouloir les soumettre au crible de notre jugement, avant de leur faire essuyer les feux de la rampe, sur la rive gauche, devant le public gouailleur des titis, des apaches, et de la haute pègre boulevardière...

Et d'ailleurs, je trouve dégoûtant d'oser dire de nos musées que ce sont d'honnêtes, de très moyens musées de province... Je crois bien sacrebleu !... Comment pourrait-il en être autrement ?...

Ce sont nos meilleures toiles qui garnissent actuellement votre Louvre... Et comment ?... Parce qu'en 1793, Mirbeau, qui n'êtes pas Mirabeau, les bons sans-culottes de Dumouriez n'ont pas jugé à propos d'appliquer les stipulations de la *Déclaration des droits de l'homme* à nos fabriques d'église et qu'ils ont jugé, peut-être un peu partialement, que les bonnes femmes de Rubens seraient beaucoup plus heureuses à Paris, en compagnie des pierrots et des... pierreuses de Watteau, de Boucher, de Fragonard, de Prudhon et de Pater, qu'en présence des bons dieux

d'ivoire jaune qui s'étaient sur les murs nus de tous les hospices, de toutes les chapelles, de tous les béguinages flamands !...

Ah ! Diable !

*

C'est bien sûr qu'il y a des pages admirables dans votre livre, des pages qui sont vraiment du meilleur Mirbeau, et avec sa couleur, son lyrisme violent, batailleur, saisissant le trait grotesque de chaque paysage, de chaque être entrevu, au cours du voyage, pour le mettre aussitôt en relief, avec sa valeur satirique, en des pages immortelles où afflue un sang riche, où éclate, en fleurs truculentes et splendides, la magnificence d'un art de pamphlétaire de tout premier ordre. Vous avez des accents inoubliables, une façon de décrire passionnée, furieuse, travaillée continuellement par de grands courants de Justice, de Vérité, et parfois aussi des visions prophétiques où l'avenir se dévoile à travers la fièvre perpétuelle de votre génie subjectif qui ne s'exprime jamais mieux que dans l'improvisation verbale, forcenée, haute en verve et en couleur, sans aucune recherche du mièvre, du joli, du délicat, du *vergiss mein nicht*... Je vous tiens pour le plus grand successeur de ces formidables abstracteurs de quintessence, si terriblement triviaux et goguenards que furent Rabelais, Swift, Johnson et aussi... me permettez-vous de l'écrire : Balzac... votre maître Balzac... Je cueille surtout dans *La 628-E8*, les notes sur la Hollande et sur la Prusse rhénane, sortes de fresques empourprées, peintes avec du sang et de la lie de vin, par une sorte de géant halluciné, digne fils de celui qui, tant de fois, restitua la chair splendide, abondante et nacrée d'Hélène Fourment – le boucher ivre si sottement méprisé par Ingres, ce collectionneur de zincs découpés. Quel dommage que tant de beautés rares ne puissent racheter ces quatre ou cinq lignes odieuses où vous exécutez, méchamment, faussement, à plaisir dirait-on, notre noble Camille Lemonnier et son œuvre, par endroits si belle, si originale, si significative, et où il y a des pages égales et peut-être même, quelquefois supérieures à tout ce que l'école naturaliste a produit de plus typique... N'avez-vous donc pas lu *Un mâle*, *Le Mort*, *L'Hôte des Quadvliet*, *Comme va le ruisseau*, et surtout, Mirbeau, ces contes divins, les plus purs que je connaisse, où, parlant à des enfants, le peintre remarquable de *La Belgique* a trouvé les accents du génie. Je ne

cesse de le répéter, je l'écrivais dernièrement encore à *Cænobium*, Lemonnier, conteur, dépasse de cent coudées tous ces falots dévideurs de niaiseries, depuis la bonne M^{me} Ségur jusqu'à ce vieux ramolli d'Andersen, en passant par le fade P.-J. Stahl, et dont les bibliothèques roses, bêtes à faire vomir, encombrant les rayons poussiéreux de nos économiques cabinets de lecture... Dites, Mirbeau, a-t-on rien écrit en France, depuis l'époque des cyclopes, s'entend, depuis les Saint-Simon, les de Retz, les La Bruyère, les Rousseau, en exceptant dans notre temps Élémir Bourges, qui vaille l'aurore empoignante, d'une beauté à faire crier, à faire pleurer de plaisir et d'admiration, qui ouvre *Un mâle*, la première, j'imagine, des belles œuvres de Lemonnier... Ah ! ils avaient une autre conscience de la valeur d'un pareil styliste, ces bonshommes de génie, que la tombe a pris comme tant d'autres et qui s'appelaient Guy de Maupassant, Zola, Daudet. Croyez-vous que ceux-là ne connaissaient ni Chateaubriand, ni Byron, ni Hugo, ni Goethe, dites ? Croyez-vous que ce fût par ignorance ou par intérêt qu'ils en étaient venus à traiter Lemonnier comme un frère, comme un ami, comme un égal... que dis-je ?... comme un rival... Chaque année, depuis Belfort, Guy de Maupassant s'imposa comme le devoir de rappeler, dans chacune de ses chroniques d'anniversaire, le beau livre que, sous le titre des *Charniers*, Lemonnier a consacré au souvenir de la boucherie de Sedan...

Zola, en gestation de *La Débâcle*, avoua un jour qu'il n'osait pas relire ces pages brûlantes où Lemonnier fait revivre toute la tragique horreur du carnage criminel et bête... Et le vieux Goncourt donc... Lui qui ménageait si bien les épithètes !... pour appeler Lemonnier un artiste, le gentilhomme lorrain, ne fallait-il pas qu'il l'eût choisi entre cent, pour sa vérité, pour sa couleur, pour sa fougue généreuse et forte ?... Mirbeau, les types de cette génération-là valaient bien les types de celle-ci, et je suis autrement ravi de l'appellation élogieuse décernée par un Zola que du sarcasme facile d'un Mirbeau... L'âme de Schopenhauer revivrait-elle en vous, par hasard ?... Mordemonbleu, ce serait drôle... Drôle surtout dans le créateur avisé du *Journal d'une femme de chambre*... Mais il était écrit que vous seriez injuste jusqu'au bout... Que vous consumeriez jusqu'à la dernière parcelle de cette haine mauvaise, qui dort dans les entrailles de tout être et particulièrement dans celles de tout écrivain... Pauvre grand Lemonnier ?... Quel coup ce dut être pour lui... et venant de vous encore, à l'heure où la turpitude éhontée d'une bande d'aboyeurs le couvrait de sa

boue et de son fiel, au moment même où il allait recevoir la plus éclatante consécration de la gratitude nationale... Il ne l'a pas eue, cette consécration... Il ne l'aura jamais, jamais... Malgré la poussée de l'opinion publique, enfin ébranlée par quarante-cinq années d'un labeur effroyable... Et Lemonnier, seul au milieu de sa gloire marchandée, ne connaîtra pas même la satisfaction dernière d'une retraite heureuse – avant le repos final – à l'ombre des arbres centenaires du musée Wiertz, au milieu de ce coin de silve agreste et bucolique, perdu en plein cœur de Bruxelles et cher, je veux le croire, à sa tendresse toujours jeune – cela n'est pas honteux – de vieil amant de la terre féconde, qui porte, qui nourrit et qui ensevelit...

Il ne lui manquait plus que cela !... Ou plutôt, il ne lui manquait plus que vous !...

*

Je suis peut-être patriote. Je ne suis pas, je ne serai jamais patriotard. Pour moi, la patrie s'efface devant l'humanité... et c'est pourquoi j'ai l'orgueil de pouvoir dire qu'en formulant une appréciation sur qui que ce soit, je n'ai jamais tenu compte de la couleur de la peau, de la teinte des cheveux, de l'accoutrement et, surtout, Mirbeau, de l'accent...

Notre pauvre accent ! L'avez-vous assez sottement raillé et traîné dans la fange !... Voyons, est-ce donc réellement une infirmité morale bien grave que cette infirmité physique bien bénigne... Est-ce que, pour avoir du génie, il faut nécessairement parler comme Gyp ou M^{me} la comtesse Mathieu de Noailles ?... Je crois bien, pour ma part, que le brillant causeur Alphonse Daudet ne renversera jamais de son trône d'ivoire, dans la galerie des dieux littéraires, ce misérable bafouilleur qu'était le divin Jean de La Fontaine... Et même je suis convaincu que tous les théâtraux, que tous les petits crevés et que toutes les grues qui croupissent à la lumière blanche et crue de vos lampes-à-arc, entre la Madeleine et l'Opéra, n'eussent pas seulement été dignes de lécher la poussière sur les godillots rugueux de ce Belge sublime, qui parlait mal, tel Rodin, d'ailleurs, et qui fut Constantin Meunier... Car les boulevards de Paris, car toutes les voies splendides du quartier de l'Étoile, car vos quais, votre place de la Concorde, vos Champs-Élysées ne sont pas plus l'Univers, Mirbeau, que vos pages sur la Belgique et les Belges ne sont la Beauté... Où que vive l'homme il

est respectable. On ne sert jamais mieux la cause de l'humanité qu'en respectant les peuples. Chaque nation, si infime qu'elle soit, a sa voix dans l'immense concert qui porte aux cieux impassibles, le magnifique, l'émouvant et peut-être, hélas ! inutile effort de la terre... Chaque être vivant recèle en ses flancs une parcelle d'énergie, de bonté, d'amour, de pitié, de justice, de renoncement, qu'il importe de faire respecter partout et par tous... Et c'est le rôle, et c'est le devoir des penseurs, les premiers, de ne pas défaillir dans l'accomplissement de cette tâche sacrée.

Voilà ve que disait en substance Élisée Reclus.

C'est mon avis.

Et d'ailleurs, est-ce Bruxelles, dites-moi, qui a fourni le type d'Homais à Flaubert, le type de Prud'homme à Monnier ?... Et puis, non, non et non !...

Il n'y a pas que cette Belgique de *La 628-E8*... il y en a une autre, Mirbeau... Celle qui par la voix des Picard, des Destrée, des Maubel, des Maus, lutte opiniâtrement pour le Beau, pour imposer Rodin, Rivière, Renoir, Pissaro, Gauguin, Cézanne, Monet, Manet, Courbet, Maurice Denis à des foules immenses, accourues pour écouter le Verbe... Il y a, par exemple dans le Borinage, non loin de la France, à Frameries, une jeune et déjà vivace U.[niversité] P.[opulaire] où, il y a trois mois, l'on joua un soir, devinez quoi ?... Du Ibsen, Mirbeau... Oui, du Ibsen... *L'Ennemi du peuple*... J'ai vu la salle... Une pauvre salle de Maison du Peuple, de vraie Maison du Peuple... une salle fraîchement rechampie, crayeuse, blafarde... et petite avec ça... Or, c'étaient des Borains qui tenaient tous les rôles... et, parmi eux, d'authentiques houilleurs, stylés par de braves gens, petits commerçants de l'endroit, pas poseurs pour un sou, mais intelligents, mais compréhensifs, mais très au courant de tout... de tout et même des travaux d'Octave Mirbeau... Vous dirai-je qu'en ces salles nues, mais belles à force de simplicité, quelques Belges se sont donné la mission de répandre votre nom, votre œuvre, depuis *Le Portefeuille*, si lointain déjà, à *Les Affaires sont les affaires*, si récent, en passant par *Le Calvaire*, *Les Mauvais bergers* ?...

Ah ! Tonnerre de Dieu, que ne s'est un peu plus attardée rue Joseph Stevens et un peu moins boulevard Anspach, votre merveilleuse Charron en mal d'embarquées !...

C'est à Bruxelles où l'on monta, le mieux peut-être après Bayreuth, la colossale *Tétralogie*, que se sont concentrées, autour du jeune organisme, hier encore obscur, mais puissant, mais européen, je dirai même mondial, aujourd'hui, constitué par l'Université nouvelle, les forces vives de l'Internationalisme intellectuel, qui compte tant et tant de beaux noms... Un jour, dans ce Bruxelles-là, Mirbeau, dans ce Bruxelles-là, devenu un autre Genève, on vit ce fait extraordinaire... Un auditoire nombreux, bienveillant, acclamant l'entrée d'Élisée Reclus, qui allait donner la leçon d'ouverture de son célèbre cours de géographie terrestre... Acclamer Reclus !... l'anarchiste Reclus !... Ces bourgeois ?... Mais d'où venait-il donc, ce reclus-là ? Il venait de France, le génial et pacifique enfant de Sainte-Foy-la-Grande, le grand continuateur des Encyclopédites... de cette France bénie d'où, un jour, l'avait chassé la sentence du Conseil de Guerre de la 7^e division versaillaise, lequel, n'osant pas, devant l'universelle clameur indignée de l'Europe savante, appliquer une première condamnation à la déportation perpétuelle, se contenta de la commuer en un ostracisme de dix ans !...

*

Mais il est temps de conclure... Cette réponse n'est déjà que trop longue. J'ai presque honte à la fin de rappeler à votre générosité française le mérite d'un peuple de paysans qui, après avoir, il y a bien longtemps déjà, rossé les chevaliers dorés du comte français Robert d'Artois, dans les plaines de Groeningen, se paie la glorieuse mission de recueillir le génie humain, rejeté par sa propre patrie comme un vomissement.

En 30 ans, nous vous avons donné trois Stevens, un Rodenbach, les deux Rosny, Rops, Maeterlinck, Verhaeren... Cela ne vous suffit pas ?... La France accouche-t-elle donc si promptement, si prolifiquement de talents inédits qui ne songent point à se réclamer d'Alcofribas, eux ?... Nous ne rechignons pas pourtant... Nous sommes de bons garçons. Nous ne tentons pas de nous faire un palladium chauvin de chacune de nos illustrations. Nous sommes si belges !...

Mais, puisque l'étranger ne la trouve pas assez grande, la petite patrie flamande et wallonne, c'est à nous, travailleurs intellectuels, de reculer plus encore les bornes de

son universalité. Car, mon Dieu, ce sera peut-être notre gloire un jour, Mirbeau, d'avoir compris qu'en travaillant simplement, bonnement, patiemment au sein d'un petit peuple obstiné et chercheur, qu'en luttant avec lui et parfois contre lui pour la Beauté, pour le Bien, pour le Vrai, opiniâtrement, résolument, on fait une œuvre aussi utile qu'en décrivant les fureurs d'un hôtelier, écœuré de voir si mal employer les appareils sanitaires perfectionnés qu'il met à la disposition des voyageurs... Et qu'on travaillait un peu pour le monde entier, en s'acharnant humblement à la seule œuvre ruskienne, tolstoïenne ou maeterlinckienne, comme vous voudrez, du relèvement intellectuel d'un peuple... Car la goutte d'eau n'est rien qu'une ombre mais c'est l'Océan ; car tout labeur est sacré, si infime qu'il soit ; car il n'y a pas de frontières ; car il n'y a pas de peuples, pas de nations... Car il n'y a que des hommes dont il importe d'alléger les souffrances... Car on peut vivre heureux, fier et libre partout, en Belgique comme en France, du moins quand on a, Mirbeau, l'âme haute, droite, juste, inaccessible à la vénalité, à la méchanceté.

Pierre BROODCOORENS

La Belgique artistique et littéraire, n° 29, février 1908, pp. 301-316

* Je crois bien que c'est Joris-Karl Huysmans.